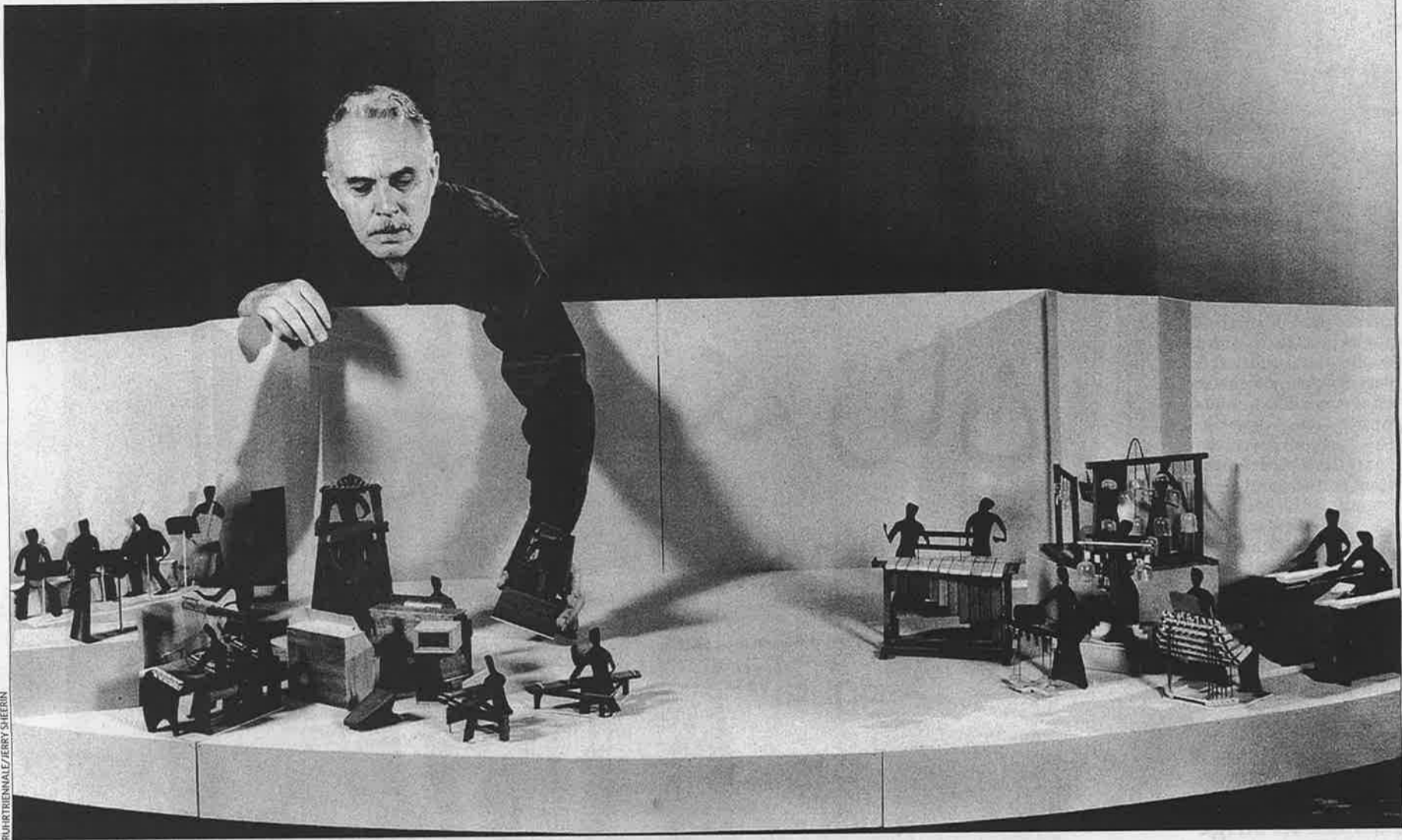


Le compositeur Harry Partch réfléchissant à la scénographie de son spectacle. ARCHIVES



> Scène Heiner Goebbels met en scène «Delusion of the Fury» d'Harry Partch à Genève

> Cette récréation convoque des instruments inédits

«Plutôt qu'un opéra, c'est une sculpture musicale»

Julian Sykes

Heiner Goebbels embrasse la scène comme une œuvre d'art total. Ses spectacles conjuguent théâtre musical, théâtre parlé, danse et arts visuels dans une polyphonie qui n'appartient qu'à lui. Après avoir été l'hôte de la biennale Musiques en scène de Lyon, le compositeur et metteur en scène allemand, directeur artistique de la Ruhrtriennale, promène l'opéra *Delusion of the Fury*, du Californien Harry Partch (1901-1974), à Genève. Un opéra méconnu, créé confidentiellement à l'Université de Californie de Los Angeles en 1969, qui utilise tout un arsenal d'instruments inédits et exploite un langage musical fondé sur des lois propres.

Donné en première européenne en août dernier à la Ruhrtriennale, coproduit avec le festival Archipel, *Delusion of the Fury* convoque des grandes «sculptures de verre et de bois» aux noms exotiques (chromelodeon, marimba eroica, bloboy...). Cette récréation a nécessité la reconstruction de l'ensemble des instruments inventés par Partch. Chants, rythmes et danses jalonnent une partition qui puise son inspiration dans des sources extra-européennes, japonaises et africaines. Les instruments – constitués pour certains de matériaux de récupération comme des bouteilles d'alcool en verre – échafau-

dent le décor même de l'action, par leurs dimensions et leur disposition. Les membres de l'ensemble musikFabrik sont partie prenante de l'action sur scène.

Le Temps: Comment expliquer qu'Harry Partch soit méconnu à ce jour?

Heiner Goebbels: Les instruments de Partch sont conservés aux Etats-Unis, à l'Institut Harry Partch de l'Université de Montclair, dans le New Jersey. Il a fallu reconstituer la plupart d'entre eux pour ce spectacle, ce qui explique pourquoi sa musique, et cet opéra en particulier, n'a pas été donnée en Europe.

– Comment avez-vous fait pour reconstituer ces instruments?

– Nous sommes très chanceux d'avoir trouvé en Thomas Meixner – percussionniste et luthier – quelqu'un qui soit capable de reconstruire les étonnants instruments de Partch. Les musiciens de l'ensemble musikFabrik ont dû consacrer près d'un an à apprendre à les jouer. Pour les violonistes et les flûtistes, il y avait la dimension physique à intégrer, plus naturelle pour les percussionnistes.

– Comment Harry Partch est-il entré dans votre vie?

– Ma découverte d'Harry Partch remonte au début des années 1980. A l'époque, j'étais très versé dans les arts visuels. J'ai grandi entre la musique classique d'un côté – Bach, Beethoven, Schubert – et la musique pop de l'autre – les Beatles, les Beach Boys et Jimi Hendrix. Or, toute sa vie, Partch s'est détourné de l'approche académique de la musique classique occidentale pour forger son propre langage musical. J'y ai trouvé une résonance avec deux de mes préoccupations majeures, à savoir une pulsation rythmique ancrée dans le corps – ce qu'il appelle «corporéité» – et la recherche de sons nouveaux, inédits.

– Qui était Partch?

– Il était l'enfant de deux anciens missionnaires presbytériens en Chine, d'où les influences orientales et asiatiques dans son bagage culturel. Il s'est érigé contre les conventions et a vécu comme un «hobo». Pendant les années de la Grande Dépression, c'était un sans domicile fixe, voyageant en train et prenant du travail où il en trouvait. Il buvait de l'alcool et prenait des drogues. La figure du hobo apparaît d'ailleurs comme personnage dans son opéra.

– En quoi ce compositeur est-il si original?

– Partch s'est battu toute sa vie contre le tempérament égal – cette échelle musicale fondée sur les 12 degrés de la gamme en vigueur depuis Bach – qu'il jugeait comme le plus grand crime de la culture européenne. Il a voulu enrichir l'idée de la tonalité en créant un système musical où, au lieu de diviser l'octave en 12 degrés, il la divise en 43 degrés. Il a adhéré aux principes de l'«intonation juste». Il est un précurseur de la microtonalité.

– La musique de Partch est-elle accessible?

– Oui, elle me fait d'ailleurs penser à la musique pop des années 60 et 70. Mais en même temps, il est impossible de la saisir véritablement et de la mémoriser. Il y a le feeling lié au rythme, mais les harmonies sont toujours sur le point de s'éclipser quand vous cherchez à les attraper.

– A quoi renvoie le titre, «Delusion of the Fury»?

– C'est un titre plus allusif qu'explicatif. L'histoire – assez merveilleuse – déroule le thème du pardon. Il est question d'un guerrier qui a perdu un combat et qui revient en fantôme pour pouvoir prendre sa revanche sur celui qui l'a assassiné. Or il ne le fait pas. Il y a cette notion de *delusion*, d'illusion, d'aveuglement.

– Y a-t-il un script?

– Dans l'ensemble de la partition, il y a peut-être 25 mots compréhensibles, le restant étant des sons parlés, comme «badoo badoo»... Harry Partch est très précis dans ses indications. C'est une sculpture musicale, très proche de l'univers des arts visuels – pas franchement un opéra.

– Y a-t-il des chanteurs professionnels dans le spectacle?

– Non, ce sont les musiciens qui chantent. Ils sont à la fois instrumentistes, chanteurs, danseurs et comédiens. L'idée est qu'il n'y a pas de séparation entre les disciplines. Du reste on ne peut rien faire avec cette musique si l'on n'inclut pas la participation totale du corps.

– D'où vous vient votre passion pour les ponts entre les disciplines – musique, danse et théâtre?

J'ai toujours été passionné par les arts visuels. A 15-16 ans, je voyageais à la Documenta, dans des galeries d'art et des musées. Quand j'allais à des concerts ou que je pensais à ma propre musique, je ne pouvais jamais exclure la dimension visuelle. Dès les années 1980, j'ai conçu des concerts pourvus d'éléments scéniques, avec un éclairage particulier, sans chef d'orchestre parfois. Maintenant, je m'aperçois qu'Harry Partch avait inventé tout ça dans les années 50 et 60.

Delusion of the Fury, d'Harry Partch, au BFM de Genève. Ve 28 mars et sa 29 mars à 19h30. Loc. 022 322 50 50.